

L'esprit des autres.

Depuis que je m'aperçois que les jours achèvent, se rapetissent à mes yeux, je sens comme une tourmente bourdonnant dans mon crane.

Mes hannetons travaillent ! ils se multiplient avec leur talent habituel de reproduction, mais ils s'agitent, et ils creusent partout des issues pour s'échapper de leur prison.—la chaleur voyez-vous !

Si vous croyez que c'est pour moi tout seul que je les cultive, que je les brochette, vous vous mettez fureusement l'index dans l'orbite.

Il y a pêle-mêle, les miens et les vôtres. C'est surtout des vôtres que je veux m'occuper. Les miens auraient bien retrouvé le chemin du bercail...pourvu que vous ne leur cassiez pas les pattes en y attachant vos fils, tout va bien.

Allons, mes hannetons, envolés-vous !

Savez-vous ce qu'on dit dans les cercles vicieux ? On dit qu'Ève n'a jamais touché les goussets des habits de son mari, pour chercher des lettres venant d'autres femmes. En voilà une niche pour les femmes d'aujourd'hui.

Savez-vous encore, bons lecteurs, ce que c'est que la force de l'habitude ?

Dans le plus grand nombre de nos universités, collèges, etc., etc., il est d'usage qu'un membre de la faculté, généralement le Président, ait la surveillance sur les élèves absents ou retardataires et leur demande la cause de leur absence ou de leur retard.

Excellent homme et gardien indulgent de la discipline au collège de St. H., était le Rev. L... Chaque élève connaissait bien sa vieille habitude de dire " bien, bien, je vous excuse pour cette fois, mais ne recommencez plus. " Quoi que cela fut contraire à la règle, au St. H. ...nomme maître fut admis à poursuivre ses études. Un jour il s'absenta le lendemain à son apparition dans la salle du P... L... son em barras fut assez grand en expliquant que son absence était due à la naissance d'un nouveau-né. Sans regarder les papiers qui se trouvaient sur sa table, et paraissant n'avoir pas fait attention à la nature de l'excuse, le P... L... répondit gracieusement " bien, bien, je vous excuse pour cette fois, mais ne recommencez plus. "

Cette réponse fut reçue au milieu des applaudissements tumultueux de la classe.

En ce moment où l'on parle guerre, quelques traits militaires ne sont pas de trop.

Un vieux soldat de cavalerie alourdi par quelques petits verres à eau de vie, essayait vainement de remonter sur son cheval ; à chaque effort, il appelait un nouveau saint du calendrier :

Saint-Paul, viens à moi ! et puis bing ! Saint Pierre aide-moi ! et puis bang ! Saint Michel pousse-moi ! et puis houp !

Enfin, d'un suprême élan, il s'enlève et s'en va retomber de l'autre côté de son cheval ; et tout il se relève : " Doucement donc, mes chers saints, pas besoin de vous mettre tous à la fois. "

La scène se passe en pays... étranger. Le colonel est un homme très-droit qui tient avant tout à faire observer le règlement.

Un matin, il fume sa cigarette à la fenêtre et voit, dans la cour de la caserne, un capitaine qui se dispose à sortir.

Il le regarde attentivement, et s'aperçoit que, contrairement à l'usage de la place, cet officier n'a pas le sabre au côté.

— Ça, dit-il, s'écria-t-il, veuillez monter un instant.

Le capitaine obtempère et, devant le motif pour lequel il est ainsi appelé, s'empresse de prendre un sabre au poste du rez-de-chaussée, en bas même de l'escalier du colonel, sous l'avancée de son balcon. Puis il se présente en souriant.

L'officier supérieur le regarde avec attention et constate avec un certain étonnement que l'arme est, bien réglementairement accrochée au gendron de son sabordonne.

— Ah ! capitaine, dit-il pour expliquer l'invitation qu'il lui avait faite de monter, je voulais vous demander où en est... Au fait ce n'est pas très-important, vous pouvez vous retirer...

Le capitaine redescend et remet le sabre

où il l'a pris. Le colonel, qui était déjà revenu à sa fenêtre, le voit de nouveau, et se dit en se frottant les yeux :

— Ah ça, mais, comment l'ai-je donc inspecté ! Il n'a pas le moindre sabre.

— Hé ! capitaine un mot encore ! montez donc un instant !

Le capitaine prend le sabre au poste, remonte et salue son colonel.

Celui-ci écarquille les yeux, fixe bien son subordonné, et voit que le sabre est à sa place.

— Pardon, capitaine, balbutie-t-il. J'avais oublié de vous dire... mais, cela ne fait rien... Nous recauserons de cela la semaine prochaine. Au revoir !

La capitaine redescend et se débarrasse pour la troisième fois du sabre. Dans la cour, il se trouve sous le regard du colonel qui avait en toute hâte appelé la colonelle, et lui disait tout bas :

— Vous voyez cet officier ?

— Oui, mon ami.

— A-t-il un sabre ?

La colonelle ajuste son lorgnon.

— Non, il n'en a pas !

Le colonel brusquement :

— Eh bien ! c'est ce qui vous trompe, il en a un.

Savez-vous ce que peut faire le courage ? Eh bien il y a des hommes, qui oseront s'avancer jusqu'à la gueule d'un canon prêt à tonner, et des femmes qui oseront s'avancer jusqu'à la bouche d'un amoureux prêt à les embrasser.

Je termine par une histoire de goût sur un homme de goût. Dans le bar room d'un de nos grands hôtels du marché, se trouvait dernièrement un homme, qu'à sa face rubiconde on pouvait de suite reconnaître comme un des feaux disciples de Bacchus.

Il offrit de parier qu'il nommerait, les yeux bandés, le nom de tous les vins et de toutes les liqueurs dont on lui présenterait un verre après avoir préalablement plongé ses lèvres.

Le pari qui se montait à \$50 fut accepté incontinent par un des habitués de la maison.

Un bandeau sur les yeux, comme l'amour, ou comme la justice, ou lui passe un verre plein, puis deux, puis trois, qu'il vide tour à tour d'un trait, en disant :

— Ceci est du porto, d'excellent porto de la comète.

— Ceci est du wiskey ; j'en ai rarement bu de meilleur.

— Ceci est du cognac, et d'un âge fort respectable encore.

— A d'autres liqueurs maintenant ; je me propose de déguster tous les échantillons de la cave de l'établissement, mon palais reconnaîtra ces liquides au passage, comme de vieux amis habitués à se trouver journellement en contact.

Sur ce on lui met un quatrième verre en main, il l'avale en faisant une légère grimace.

Pouah !..... ceci..... poursuit-il, c'est du..... attendez donc..... c'est de..... ah mais..... je n'y suis pas..... By Jove ! Messieurs, j'ai perdu mon pari, car, je n'ai jamais goûté de cette liqueur-là ! C'était vrai ! c'était de l'eau : il n'en avait jamais bu !!! J'en ris encore et...

G. MALORAIN

Galerie du "Passpartout."



Un de nos rédacteurs : G. Malorain.

POUR RIRE.

Un grand dîner chez de bons bourgeois : Madame sert le potage ; elle rapporte avec la première cuillerée une superbe poignée de cheveux blonds.

Monsieur, furieux, — Justine, il y a des cheveux dans le potage...

— Justine. — Eh bien, quoi ?... Vous m'en demandiez une mèche ce matin... la voilà

A propos des chaleurs suffocantes de ces dernières semaines, un voyageur racontait que, dans un séjour qu'il fit en Afrique, lui et ses compagnons avaient constaté 45 degrés à l'ombre.

— C'est effrayant ! Et comment faisiez-vous ? demanda l'un des auditeurs.

— Nous nous tenions au soleil.

— Brigitte, savez-vous si Johnie est revenu de l'école ?

— Yes, sorr.

— Vous l'avez vu ?

— No, sorr.

— Alors comment savez-vous qu'il est rentré ?

— Parce que le chat s'est caché sous le poêle, sorr.

Le bon motif. Mme Ch..... a mandé devant elle sa cuisinière et la tance d'importance.

— Catherine, je vous avais défendu de recevoir personne dans votre cuisine, et à tout moment, c'est comme dans Courte et bonne de Colombier, c'est un cousin, un pays, un militaire.

— Mais, madame, puisque c'est pour le bon motif.

— Avec tous ?

— Non, pour sûr, mais c'est bien le moins que j'aie de quoi faire mon choix.

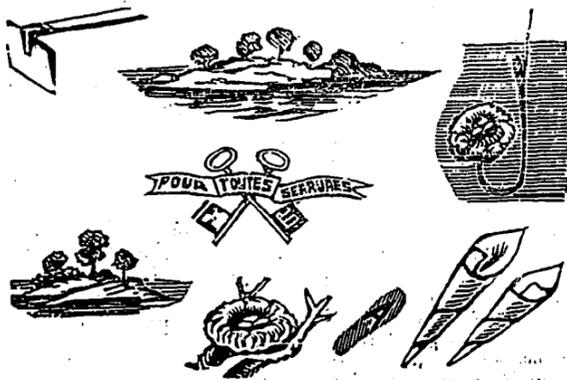
Rébus Illustré

EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS :

Le temps c'est de l'argent, le silence est d'or.

ONT RÉPONDU : MM. J. B. H. Gariépy, Stella, Louis Buron, Alphonse Blondin, Ernestine, Mabel, Montréal. Louis Vinoy, Alph. Lemoine, Albertine, Rose-Anne, Québec. Rose-Ange, Arthur M., Louison, Trois-Rivières. G. de Viné, Verchères.

REBUS No. 2.



LE "PASSEPARTOUT" A SES ABONNES.

NOUS ne voulons pas rester en arrière de notre siècle. Comme nos lecteurs l'ont vu, nous avons chaque numéro des correspondants à l'œuvre. Ces correspondants ont besoin pour stimuler leur zèle et récompenser leurs efforts d'une reconnaissance quelconque de notre part. Nous désirons comme en France, ouvrir un concours, un tournoi où l'intelligence de nos correspondants est soumise à l'épreuve d'un jugement rendu non pas comme en France par un jury, mais par nos lecteurs eux-mêmes. Ainsi d'ici au 1er août, nous recevons sur cartes postales, le jugement de chacun de nos lecteurs sur le mérite du meilleur de nos correspondants. On écrira : Je vote pour..... et rien autre chose ; et dans le numéro suivant nous donnerons le résultat du vote et le vainqueur aura sa prime.

TYPES DÉPARILLÉS.



Militaire dans l'exercice de ses fonctions.



Un artiste en travail.



Un conférencier à l'œuvre.



Un bon quêteux faisant son ouvrage.

VARIÉTÉS.

Paris la nuit. Deux déguenillés causent au coin d'une rue, tout en guettant un passant attardé. — Les journaux ont bien raison de dire qu'il n'y a plus de sécurité dans les rues. — Pourquoi donc ? — Hier encore, j'ai failli être arrêté par deux agents.

Représailles. Un aubergiste des environs de Nancy a affiché sur la porte de son établissement l'avis suivant : " Tout Allemand qui entrera chez moi devra me présenter son passeport. "

Comment faut-il s'y prendre pour faire aboyer un chat ? Rassurez-vous, lecteurs, je ne vous ferai pas languir jusqu'au prochain numéro pour la réponse que voici dans toute son étonnante simplicité : — On place devant lui une tasse de lait et il la boit (il aboie.)

Entre commerçants. — Quant à Mlle Paquita..... c'est une de mes mauvaises clientes ; non seulement elle est bête comme une oie, mais je n'ai pu voir un sou d'elle. — Mais, mon cher, si c'est une oie, vous auriez pu, au moins, tirer une plus d'aile.

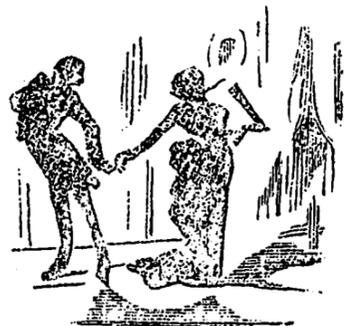
L'étymologie du mot violon : Les prisons municipales sont dénommées " violons " parce qu'autrefois on y était conduit par des... archers.

Un bon petit fils. La mère. — C'est dans huit jours la fête de ton père : qu'est-ce que nous pourrions bien lui offrir ? Le fils (garçon de quatorze ans). — Achète lui une culotte.... trop courte ! Il ne pourra pas la mettre et tu me la donneras.

Entre amis. — Comment tu as osé dire zut à ta belle-mère ?... — Parfaitement... — Et qu'est-ce qu'elle t'a répondu ?... — Rien... elle m'a regardé en tortillant sa moustache.

Au tribunal correctionnel. Le président : — Il est constant, madame, que vous battez votre infortuné mari tous les jours de la semaine. — Pardon monsieur, j'ai des principes ; les témoins vous diront tout à l'heure que je me reposais le dimanche !

Entre docteur et malade : — Comment le vieux Sciemembre vous a pris 15 dollars pour vous couper un bras ! — Je vous le jure. — Sacrebleu ! il fallait venir me trouver, je vous aurais coupé les deux pour 5 dollars, moi !



Au revoir.

PASSEPARTOUT PUBLIÉ PAR ROULLIARD & CIE. Éditeurs-Propriétaires

A bonnement.....\$1.60 par année

BLOC-BRUNSWICK SOREL.